



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1237

Mr Turner GB/F/Allemagne

sortie : 3/12/2014 – 2h29

du 28 janvier au 3 février 2015

Mr TURNER de Mike Leigh



Depuis sa mort, en 1851, Turner est devenu une figure centrale de l'art occidental, l'homme qui a ouvert le passage vers l'impressionnisme, vers l'abstraction même. La contradiction entre la médiocrité ordinaire d'une existence et la singulière beauté d'une œuvre est au centre du grand film (par la durée, l'ambition et la réussite) que Mike Leigh consacre aux vingt-cinq dernières années de la vie du peintre. On découvre un homme jouissant d'une célébrité et d'une prospérité enviables. Ses collègues de l'académie royale le tiennent pour un excentrique, mais la noblesse, qui doit décorer ses demeures, lui assure des revenus constants. L'artiste est un mufler atroce avec les femmes, que ce soit la mère de ses deux filles, qu'il a refusé d'épouser, ou sa servante Hannah Danby (Dorothy Atkinson). Le seul être auquel il manifeste de la tendresse est son père, qui fut barbier à Covent Garden.

Le récit chronologique détaille les événements connus de la vie de Turner : la mort de son père, sa rencontre avec une veuve qui devint sa compagne illégitime, le déclin de sa popularité, l'évolution de sa manière de peindre, qui le mit hors de la compréhension de ses contemporains. Si Mike Leigh met deux heures et demie à raconter cette marche vers la mort, c'est qu'il ne veut pas sacrifier au rituel du biopic, en cochant une case à chaque fois qu'un épisode connu de la pauvre légende du peintre a été porté à l'écran. L'ambition est autre : employer les moyens de la fiction historique (les costumes, les décors et – surtout – la langue) pour susciter l'illusion d'une vie organique, qui baigne dans les odeurs et les couleurs de Londres au milieu du XIX^e siècle.

Il y parvient avec une grâce mélancolique et un humour irrésistibles. En Timothy Spall, Mike Leigh a trouvé l'interprète idéal, un acteur qui ne se soucie ni de séduire ni de convaincre, tout occupé qu'il est à habiter son personnage. Le rythme ample du scénario permet de faire durer

les séquences jusqu'à ce qu'il en émerge une vérité, humaine et artistique. Certaines ne prennent pas leur sens tout de suite, comme ce dialogue entre Turner et un vieux marin qui a servi sur un navire négrier. Plus tard, d'autres moments finiront de balayer le stéréotype d'un artiste uniquement préoccupé des couleurs du ciel et de la mer.

Le scénario procède aussi par itération : en contrepoint des vagabondages artistiques de Turner, Mike Leigh filme avec compassion la solitude et la déchéance de sa servante, qui porte le poids des péchés de son maître (Leigh a toujours été fasciné par le malheur féminin, de *Naked* à *Another Year*). Au fil des séquences émerge le mystère central du film : certains artistes le sont parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Le cinéaste n'explique pas pourquoi le fils d'un barbier, que rien ne destinait aux arts, est devenu un géant créatif, mais il met en scène la lutte permanente entre le poids du quotidien, de la société et cette compulsion. Il arrive que des trêves soient conclues (la séquence qui montre Turner triomphant sur Constable est exquise), mais le prix à payer reste le même : la solitude.

Grâce à Dick Pope, son chef opérateur, Mike Leigh a réussi à trouver un passage entre la photographie et l'art du peintre, qui reposait sur l'atténuation, voire la dissolution des formes. Les ciels anglais, les brumes londoniennes, les couchers de soleil sur l'estuaire de la Tamise gardent une réalité palpable, tout en effleurant le mystère de la peinture de Mr. Turner.

Qu'est-ce qui fait un artiste ? Le fils d'un barbier de Covent Garden, né à la fin du XVIII^e siècle, par exemple. Que lui est-il arrivé, qu'avait-il en lui pour devenir l'un des peintres les plus éminents du siècle suivant ? A la fin des deux heures et demie de projection de *Mr. Turner*, le mystère demeure, mais on en a discerné les contours, on a même cru en approcher

le cœur tout au long de ce film sensible, spirituel et profondément humain. On découvre Joseph Mallord William Turner (1775-1851) cheminant entre des polders piqués de moulins à vent. On est au premier tiers du XIX^e siècle, Victoria n'a pas encore été couronnée, les sujets de son père, le roi George IV, sont en train d'inventer le tourisme. Ce touriste-là n'est pas là par oisiveté, son voyage est professionnel, il a mis ses pas dans ceux de Ruysdael, de Van de Velde. Déjà célèbre en son pays, il n'a toujours pas assouvi sa soif de découverte, déambulateur infatigable (une carte des voyages de Turner à travers la Grande-Bretagne montre qu'il en a fait plusieurs fois le tour), c'est aussi un dessinateur compulsif, chez qui, dirait-on, le regard est inséparable de l'action de croquer ce qu'il voit.

Or cet être mystérieusement doué est le plus ordinaire des humains. Un grand gaillard un peu pataud au visage ingrat (« *Quand je me regarde dans le miroir, je vois une gargouille* », avouera-t-il, plus tard dans le film, quand nous aurons gagné en intimité avec lui), qui s'exprime essentiellement par grognements et peine à formuler aussi bien ses pensées que ses sentiments. Ces travers – la laideur, la brusquerie – ne feront que croître avec l'âge, dont les atteintes font aussi la substance de *Mr. Turner*, puisque le film conte les trente dernières années de la vie du peintre.

Il faut une foi peu commune pour croire à la possibilité d'un film à partir de cette figure a priori indéchiffrable, de toute façon peu engageante. La foi de Mike Leigh repose sur son expérience singulière du cinéma faite elle-même d'un rapport unique entre le metteur en scène, les comédiens et les personnages. Qu'il mette en scène les habitants d'une cité londonienne (*All or Nothing*), une faiseuse d'anges de l'après-guerre (*Vera Drake*) ou des petits-bourgeois en leur jardin (*Another Year*), Leigh ne commence jamais à tourner avant que ces

personnages aient pris corps au long d'ateliers menés avec les acteurs, un processus dont il garde le secret. Mike Leigh a été pris du désir de faire de Turner un personnage de cinéma après la sortie de *Topsy-Turvy*, son premier film en costumes, il y a quinze ans. Le cinéaste a immédiatement décidé que Timothy Spall en serait l'interprète et, depuis, les deux hommes ont réfléchi, élaboré, défini cette créature dans ses moindres détails.

Le visage extraordinairement plastique de Spall se détend ici rarement, le plus souvent figé dans un rictus que l'on prend d'abord pour de la rage, mais qui se révèle tenir plus de la concentration, d'une tension de la volonté. Mais, quand il se relâche, l'effet est bouleversant. On le voit ainsi une première fois révéler la profondeur de son amour filial, lorsqu'il revient à Londres de son voyage en Hollande. Son père (Paul Jesson) a fermé son échoppe de barbier pour devenir son factotum, s'assurant de l'approvisionnement de l'atelier en couleurs et en toiles, parcourant les marchés afin de nourrir son rejeton.

Quant à l'image numérique de Dick Pope, elle joue à merveille des affinités entre les paysages de Turner et ceux que Leigh a choisis sur les côtes et dans les campagnes anglaises, tout en utilisant les ressources des images de synthèse pour faire resurgir ce qui a disparu, comme l'estuaire de la

Tamise au moment de la généralisation de la marine à vapeur.

Enfin, la musique gracieusement dissonante de Gary Yershon, parfaitement contemporaine, rappelle, aux moments où l'on se sent comme englouti dans un temps qui n'est pas le nôtre, que Mike Leigh est un cinéaste d'aujourd'hui et que, s'il nous montre Turner, c'est que cet homme-là nous importe toujours.

Au regard de l'histoire, le film de Mike Leigh est d'une remarquable justesse. Il ne s'agit pas seulement des reconstitutions de vernissages de la Royal Academy et d'autres épisodes qui donnent de l'artiste un portrait complet, de ses séjours chez son collectionneur Lord Egremont à ses conférences sur la physique de la lumière et des couleurs. Il s'agit plus encore de la justesse avec laquelle Leigh met en images et en mots les préoccupations scientifiques de Turner ou l'inquiétude qu'il ressent devant l'invention et la rapide diffusion de la photographie. Les séances de pose chez John Mayall, qui avait appris la technique du daguerréotype à Philadelphie, sont à cet égard exemplaires : parce que tout y est exact dans les instruments, mais surtout parce qu'elles donnent la mesure du malaise de Turner, que ses contemporains Ingres et Delacroix ont ressenti comme lui face à cette nouveauté menaçante.

Rien de moins flatteur, rien de moins romantique que ce portrait trivial. Mais cet affreux individu, monstrueux par moments, est possédé par des obsessions – se saisir de la lumière, capturer le vent – et celles-ci sont si fortes qu'il leur sacrifie tout. Il n'a plus rien à perdre et il se moque de l'opinion des autres, y compris de celles de la reine Victoria et du critique John Ruskin, que Leigh présente comme deux imbéciles prétentieux – ce qui paraît là encore très juste. On se moque de ses toiles, où le monde se dissout dans les flux et les remous de la lumière ? Qu'importe. Il continue. Il faut qu'il aille jusqu'au bout.

S'il ne s'appelait Turner, le peintre de Leigh pourrait se nommer Titien, celui qui achève son hallucinant *Supplice de Marsyas* l'année de sa mort, à 88 ans. Ou ce serait le dernier Rembrandt, tel que Jean Genet l'a imaginé, sale, seul, ne survivant que pour peindre encore un autoportrait ; ou le Cézanne de la fin, tout aussi irascible et solitaire que Turner. Le cinéaste aurait-il voulu rappeler, à contresens d'une époque qui veut sans cesse de nouvelles idoles fraîches pour les oublier vite, que la création n'a que faire de ces exigences de marché et qu'une grande œuvre se construit dans la durée ? Et que la liberté n'est pas proportionnelle à la jeunesse ?

Le Monde

Fuyant les mondanités, faisant peu de cas de son accoutrement, ajoutant des manières rustres à un physique ingrat, s'exprimant avec l'accent cockney qui trahissait ses origines plébéiennes, Turner ne chercha jamais à paraître autre que lui-même. Attaché à la Royal Academy, il y menait la vie dure à quelques collègues très établis, retouchait ses toiles pendant les expositions, suscitait des polémiques... « *Il me fit une médiocre impression, il avait l'air d'un fermier anglais, habit noir, assez grossier, gros souliers et mine dure et froide* », écrit à son propos Eugène Delacroix, dans son journal. Derrière cet homme sans raffinement, indifférent à l'assentiment de ses pairs, se cachait un peintre extrêmement délicat, audacieux, amoureux des couchers de soleil, des brumes et des vapeurs, des tempêtes et des ciels menaçants, capable d'engloutir l'armée d'Hannibal traversant les Alpes dans une scène tragique et crépusculaire, d'exalter le déchaînement des vagues et des vents comme de donner naissance à des aquarelles d'une beauté stupéfiante, tendant, vers la fin de sa vie, à l'abstraction. Nourrissant son film de ce hiatus apparent, en quête du mystère de la création, illustrant d'un même mouvement la rudesse des existences, la trivialité du quotidien et la recherche presque désespérée d'une beauté qui se dérobe, Mike Leigh rend un hommage appuyé au peintre dont l'œuvre a fortement influencé les générations suivantes. Il s'interroge aussi sur la condition des artistes – dont il est évidemment. « *J'ai voulu nous filmer nous-mêmes, nous qui essayons d'être des artistes, avec toutes les difficultés que notre vocation impose* », écrit-il dans une note d'intention. « *Émouvoir (les gens) au point de leur faire toucher la profondeur, le sublime, le spirituel, la beauté épique et le drame terrifiant que cela représente de vivre sur notre terre (...). Bien peu d'entre nous y arrivent, malgré toutes nos tentatives.* » **La Croix**

D'autres occasions de revenir au Cinémateur au 28 janvier au 3 février



Sur le fleuve Inguri, frontière naturelle entre la Géorgie et l'Abkhazie, des bandes de terres fertiles se créent et disparaissent au gré des saisons. Un vieil Abkaze et sa petite fille cultivent du maïs sur une de ces îles éphémères. Le lien intense qui les lie à la nature est perturbé par les rondes des garde-frontières.

A venir

COMING HOME

de Zhang Yimou avec Gong Li

HOPE de Boris Lojkin